

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

La sainte fille sortit, versant des larmes que les bourreaux s'étonnaient de n'avoir pu épuiser, et le prêtre, impassible, reparut à côté d'elle avec la contenance qui lui permettait de se dévouer à un travail plus douloureux que le martyre. M. Corbin ne fut exécuté qu'au bout de trois jours. Il connut la raison de ce retard lorsqu'il vit sa femme sur la charrette qui devait le conduire à l'échafaud. On avait calculé que la mort leur serait ainsi plus cruelle à tous deux. Au contraire ils y trouvèrent une suprême consolation, car ils s'étaient toujours tendrement aimés. Ils se rappelèrent en souriant que, dans leur jeunesse, ils avaient souhaités souvent de mourir le même jour. Ils moururent à la même heure et au même instant, ayant achevé en commun leur dernière prière.

Valentine, qui entrait dans sa dix-neuvième année, et qui était belle et vertueuse, resta sous la garde de Mlle Joyant ; mais cette vénérable personne s'attendait sans cesse à être victime de son audacieuse piété ; elle s'étonnait avec tout le pays qu'on la laissât vivre, et elle priait Dieu d'accorder à l'orpheline une protection plus sûre que celle qu'elle pouvait lui donner. Un soir, elle vit arriver déguisé en ouvrier, le jeune marquis Sylvestre d'Aubecourt, l'un des gentilshommes naguère cachés et sauvés par maître Raymond. Il demanda Valentine, et celle-ci ne fut ni étonnée de son retour, ni lente à deviner ce qui l'amenait. Elle savait, au fond de son âme, qu'il était parti plus que reconnaissant.

Le même prêtre à qui, peu de mois auparavant, s'étaient confessés M. et Mme Corbin, condamnés à mort, maria leur fille au marquis d'Aubecourt. Tandis qu'en hâte on dressait l'acte au fond d'une petite chambre souterraine, où depuis un an bien des infortunés avaient trouvé un refuge, les agents du tribunal révolutionnaire faisaient une perquisition dans la maison. Ce péril passé, les deux époux partirent sous la garde de Dieu. Leur fuite fut d'abord heureuse ; mais au moment où ils se croyaient presque en sûreté, ils tombèrent dans un poste de soldats républicains. On les pressa de questions. Effrayé pour Valentine, le marquis, quoique fort brave, répondit maladroitemment. Un sergent, qui avait habité Laval, déclara que Valentine était la fille d'un aristocrate. Dans l'escouade se trouvaient quelques-uns de ces mauvais sujets qu'on appelait *Marseillais*, et qui étaient la lie abjecte des révolutionnaires. Ils se mirent à crier qu'il fallait d'abord fusiller l'homme, sauf à conduire en prison, le lendemain, la fille de l'aristocrate. Le poste était isolé et ne devait être relevé qu'au jour. Le marquis comprit pourquoi ces misérables voulaient se débarrasser de lui. Il se tint prêt à frapper lui-même sa femme, d'un poignard qu'il tenait caché. D'autres soldats, par bonheur, prirent en pitié les pauvres captifs ; ils demandèrent qu'on les envoyât à l'officier. Une discussion s'ensuivit, et, pendant qu'elle se prolongeait, l'officier, qu'un honnête garçon était allé avertir, accourut. C'était le frère de Valentine, le second fils de M. Corbin. Vous pouvez imaginer les sentiments de la douleur de ce jeune homme, lorsqu'il reconnut les fugitifs. Ceux-ci, par un instinct merveilleux de leur péril et du sien, ne laissèrent échapper

aucun signe de joie à son aspect, s'en remettant à lui du soin de les délivrer. Enclin aux idées nouvelles comme son frère aîné, le second fils de M. Corbin n'en estimait pas moins le marquis d'Aubecourt, et il chérissait Valentine. L'espoir de soustraire sa sœur au danger qui la menaçait avait contribué, plus peut-être qu'autre chose, à le retenir dans le parti de la Révolution. Sur le-champ il comprit qu'il pourrait sauver Sylvestre et Valentine, mais qu'il y perdrait probablement la vie : il s'y résigna. A cette époque terrible, quel cœur généreux hésitait devant la mort ! Feignant de reconnaître le marquis pour un ouvrier qu'il avait employé souvent, il lui demanda où il allait et quelle était sa femme. « Je vais chercher de l'ouvrage à la manufacture d'armes de Nantes, répondit le marquis, et cette femme est ma femme. Je l'ai épousée parce qu'elle était honnête fille et qu'elle se trouvait sans appui sur la terre. — Quoi ! s'écria l'officier, dissimulant à peine ses angoisses, ni père ni mère ? — Son père et sa mère, reprit le marquis, sont morts, et ses deux frères servent la République. Mais mon cœur lui rendra tout ce qu'elle a perdu. — C'est bien, dit l'officier, viens avec moi : je vous ferai souper, et l'on vous remettra ensuite sur le chemin. Il les emmena, trouva moyen de leur glisser un peu d'argent, et, sans pouvoir s'entretenir seul avec eux, sans pouvoir les embrasser, parvint à les faire évader. Au dernier moment il s'approcha de Valentine, et à voix basse, précipitamment, il lui dit ces paroles : « Comment sont ils morts ? — Sur l'échafaud, répondit Valentine, nous bénissant et priant Dieu. »

Quelques jours après, M. d'Aubecourt et sa femme abordèrent en Angleterre. Ils y restèrent longtemps sans nouvelles. Les premières qu'ils reçurent leur apprirent la mort de leur libérateur. Un de ses soldats, passé depuis à l'armée catholique, leur dit que, dénoncé par son sergent le lieutenant Corbin avait été fusillé. Il tomba en faisant le signe de la croix, et quelques hommes qui l'aimaient, s'étant approchés aussitôt pour lui donner la sépulture, l'entendirent encore murmurer le nom de Jésus. O miséricorde ! Dieu avait permis que la bénédiction du père ravivât la foi de l'enfant, et que cette pure victime de l'amour fraternel mourût digne de lui.

Je vous ai raconté ces lamentables événements parce qu'ils vous expliqueront, chère Elise, un côté très important pour moi du caractère de ma tante, cette jeune et tant éprouvée Valentine Corbin, aujourd'hui veuve du marquis d'Aubecourt. Vous comprenez mieux la haine inexplicable, l'horreur sans borne qu'elle éprouve pour la Révolution, pour les idées de la Révolution, pour les hommes et les choses de la Révolution, enfin pour tout ce qui lui paraît suspect d'être, ou d'avoir été, ou de pouvoir devenir révolutionnaire. Or, quoique parfaitement bonne, droite et admirable dans sa conduite et dans ses affaires, quoique douce au monde et humble devant Dieu, il y a cependant quelque chose en elle, vous ne l'ignorez pas, d'un peu frivole. Son admiration pour la noblesse est égale à son antipathie pour les révolutionnaires ; et cette antipathie, elle l'étend, sans se l'avouer, à tout le *tiers état*. Elle a beau faire : un nom roturier sonne mal à son oreille ; elle est prévenue contre celui qui le porte. Un nom, un titre de noblesse, au contraire, lui représentent tout de suite mille qualités, mille vertus qu'elle a connues à son mari, à la plupart des personnes qu'elle a fréquentées depuis son mariage. Elle oublie que ces vertus brillaient d'un souverain éclat dans sa propre famille, la plus roturière du monde. Elle ne sait plus qu'elle est née Corbin, elle est d'Aubecourt plus qu'aucun d'Aubecourt qui ait vécu, et j'admire qu'elle me pardonne d'être fille de mon père. Aussi a-t-elle été lente à me le pardonner !

(A continuer)